

Diana Leblanc

Rejoindre le public par trois des cinq sens

Mireille Desjarlais-Heynneman

Numéro 71, mars 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42876ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desjarlais-Heynneman, M. (1993). Diana Leblanc : rejoindre le public par trois des cinq sens. *Liaison*, (71), 16-17.

Rejoindre le public par trois des cinq sens

Jeudi soir, premier octobre 1992 : un bourdonnement continu au Winter Garden, cette magnifique salle de théâtre de Toronto. Rien d'extraordinaire ? Mais il s'agit de la rumeur *en français* des mille spectateurs venus entendre la première de *Marcel poursuivi par les chiens*, de Michel Tremblay, présentée par le Théâtre français de Toronto (TFT). Louer le Winter Garden – tout en réduisant les représentations à trois seulement – n'était-ce pas risqué ? « Avec la première de *Marcel...*, le TFT n'a pas perdu d'argent. On en a même fait un petit peu », affirme la directrice Diana Leblanc.



DIANA
LEBLANC

Diana Leblanc : si nous savons écouter, nos propres réactions seront plus justes.

Qui est donc cette audacieuse Diana Leblanc, directrice du TFT depuis juillet 1991 ? Comédienne qu'on a d'abord pu voir dans de nombreux rôles sur les scènes canadiennes de langue anglaise, et même en Angleterre où elle a joué un Tremblay, son talent a été publiquement reconnu en 1992 lorsqu'elle a reçu un Gemini pour la meilleure performance (il s'agissait d'une exploration des oeuvres de Shakespeare). On l'a vue aussi dans plusieurs émissions de télévision, dont la série *The Swiss Family Robinson* (dans le rôle d'Elizabeth Robinson qu'elle a doublé elle-même en français). Elle a également signé nombre de mises en scène, tant à l'École nationale de théâtre qu'à Toronto et au Grand Theatre de London où elle a, entre autres, monté la pièce *Hosannah* de Michel Tremblay en anglais.

Est-il vrai que son prénom se prononce à l'anglaise ? Oui, parce qu'elle est anglophone par sa mère irlandaise bien que Québécoise par son père. « Ma mère nous parlait en anglais, à ma soeur et à moi, mais mes parents étaient bilingues et j'ai fait mes études en français à Montréal,

ma ville natale. Les réunions de la famille Leblanc se tenaient en français, celles des McPhillips en anglais. Nous passions sans problème d'une langue à l'autre et d'un monde à l'autre. L'idée ne m'était même jamais venue à l'esprit que cela aurait pu se passer autrement ! »

Le bilinguisme fait donc partie intégrante de la vie de Diana Leblanc, une clé qui nous permet de mieux la comprendre. Une autre clé : sa précocité. À 15 ans, prête à s'inscrire au collège de l'Université McGill mais se trouvant un peu jeune, et se préparant d'ailleurs depuis quelques années à une carrière de ballerine, elle fait plutôt une année intensive de ballet avec M^{me} Chiriaeff, fondatrice des Grands Ballets canadiens. En 1960, cependant, l'École nationale de théâtre ouvre ses portes et Diana Leblanc y est acceptée. Elle a 17 ans; le théâtre et elle ne se quitteront plus !

« J'ai d'abord été élève dans la section française de l'École nationale, où je me suis sentie quelque peu isolée : les autres élèves se connaissaient déjà entre eux et ils étaient aussi politiquement revendicateurs. Je pouvais être sympathique à leur bataille, mais ce n'était pas la mienne. En deuxième année, je suis donc passée à la section anglaise, sentant que je pouvais mieux apprendre mon métier en anglais et que cela répondait mieux à ma personnalité ».

En fait, c'est seulement en 1975, au Théâtre du P'tit Bonheur (devenu le TFT) qu'elle a tenu son premier rôle en français, une *Manon* de Michel Tremblay. Par la suite, elle y a joué en français dans des pièces du même auteur. Deux ans passés, quand on a pu voir *Six heures plus tard* de Perrier-Tremblay, c'était là sa première mise en scène au TFT.

Et comment la comédienne préfère-t-elle jouer ? « Avec des accessoires ! J'adore

avoir des chaudrons à laver, des cigarettes à fumer, des bouteilles à boire». Or, puisqu'une mise en scène est un aveu, au dire de Jouvett, ce goût se reflète parfois dans le travail de la metteuse en scène. Qu'on se souvienne, entre autres, de *Marcel...*, des bouteilles de bière et d'Orange Crush qui s'y boivent.

Et le plus difficile dans tout ça ? «C'est l'écoute. Si nous savons profondément écouter, avec toutes les nouvelles nuances que l'autre et soi-même apportons à chaque représentation, nos propres réactions seront plus justes».

Ses auteurs préférés ? Shakespeare surtout, Tchekhov et plusieurs autres. «Et Michel Tremblay (bien sûr !) : ses pièces dépassent le contexte, plusieurs sont même jouées dans le monde entier, en d'autres langues. Ses personnages sont réels, convaincants». Ce dernier mot revient souvent chez Diana Leblanc qui attache la plus grande importance à la conviction autant pour le caractère des personnages et leur interprétation par les comédiens que pour la mise en scène.

La mise en scène... Pour illustrer son ambition, qui est de créer un univers dans lequel tout le monde peut être crédible, univers qui rejoint le public par la vue, l'ouïe et même l'odorat, elle évoque Hosannah : «pour bien rendre la réalité et le sentiment de claustrophobie à l'intérieur de ce petit appartement, nous avons une lumière clignotante pour représenter l'enseigne de la Pharmacie Bélanger qui clignote dehors toute la soirée, l'aboiement d'un chien et un bruit de moteur pour signaler l'arrivée de Cuirette. Nous avons même fait brûler de l'encens sur la scène avant la pièce parce que Cuirette parle toujours à Hosannah de son *maudit parfum cheap*». Diana Leblanc profite de cet exemple pour souligner l'importance qu'elle accorde au choix du décorateur ou de la décoratrice, cette personne et la metteuse en scène devant «s'inspirer, s'alimenter l'une l'autre».

Lorsque M^{me} Leblanc est arrivée au TFT et a remplacé John Van Burek, à qui le public de Toronto doit tant, insiste-elle, c'était la première fois qu'elle dirigeait un théâtre. C'était aussi la première fois qu'elle travaillait en français 24 heures par jour. Elle aime cela et s'y sent bien ! Travailler

en français dans une ville anglophone, voilà un emploi fait sur mesure.

Et quelles sont les difficultés particulières qu'elle rencontre au TFT ? Il faut bien sûr se résigner, à cause des budgets restreints, à ne pas monter certaines pièces. Mais il y a aussi le fait que le bureau et le théâtre sont à des kilomètres de distance. Un théâtre, lieu unique, simplifierait beaucoup le travail de tous. En attendant, et pour la première fois, les répétitions ont maintenant lieu dans l'immeuble où sont situés les bureaux. C'est un grand progrès.

La saison 1992-1993 se déroule très bien. *Lettres d'amour* a été un succès. Février a amené la production des *Précieuses ridicules* et mars verra la *Soirée avec Brel*. La directrice espère aussi poursuivre «Les lundis», ces soirées de lecture que le TFT offre au public gratuitement. Entre temps, il lui faudra naturellement mettre au point une saison 1993-1994 bien équilibrée qui saura attirer le public. «Avec l'aide de mon conseil d'administration, je veux être à l'écoute du public. Je sais que ce n'est pas tout le monde qui va aimer toutes les pièces que je présente chaque année, mais je crois que le public me fait confiance. Si quelqu'un n'a pas aimé la dernière pièce, ou les comédiens qui y jouaient, il va quand même venir voir la pièce suivante, à cause de cette confiance».

Un autre désir de Diana Leblanc est d'encourager les jeunes dramaturges, d'où la mise sur pied d'un atelier pour auteurs. Elle espère qu'un texte original en sortira, un jour, car elle ambitionne de monter des créations.

Intelligente, capable de comprendre les deux cultures qui constituent celles de son public, déterminée à retenir ce public par des mises en scène où poésie et réalisme s'allient de façon convaincante, Diana Leblanc essaie sans témérité imprudente d'aller toujours plus loin sur le plan artistique. Elle a des idées à réaliser et le public du TFT semble lui faire confiance : l'avenir s'annonce bien pour Diana Leblanc et son Théâtre.

MIREILLE DESJARLAIS-HEYNNEMAN

Coup
D'OEIL



Photo : Robert C. Ragsdale

Diana Leblanc (Mélissa) et **Jean-Louis Roux** (Andrew) dans *Lettres d'amour*, au Théâtre français, 1992.